

m.

La Mémoire Courte

Décembre 2005

Présentation

« 1920-1930 : La mémoire courte »

On appela les années folles la décennie qui, au siècle dernier, se trouva encadrée par les deux plus grandes boucheries guerrières de tous les temps.

Comment, après avoir compté près de 10 millions de cadavres en 1918, l'Europe a pu de nouveau basculer dans l'horreur avec l'accession d'Hitler au pouvoir en 1933 ?

Pourtant, de 1920 à 1930, le champagne coula à flots, les gangsters furent des princes et les femmes furent belles.

Tout allait bien en apparence.

N'était-ce pas cela la folie ? Oublier de cicatriser les plaies en comptant sur le temps pour recoudre ?

A cette époque, la mémoire fut courte et il restait larvé, au creux des peuples éreintés, un désespoir croissant qui devait faire le lit du fascisme.

Pourtant, c'était bien le « plus jamais ça ! » qui prévalait au moment où l'on signait, apparemment, la fin de la barbarie...

Tableau 1 :

Il n'y aura plus jamais la guerre

Scène 1 : Lettre du poilu George Faurillon (63^{ème} régiment de Limoges) à sa femme le 24 Septembre 1917, dans le secteur de Biaches.

Louise,

J'avais pris ce train un jour de novembre. Tu t'en souviens ?

Moi je te revois encore, agitant ta main gantée, te mettant sur la pointe des pieds pour mieux m'apercevoir dans cette cohue humaine, dans ce tourbillon où tes adieux se sont dispersés sans m'atteindre. Dans ce bouleversement, puisque nous étions tant à prendre le train ce jour de novembre. Tu t'en souviens ?

Louise,

Pourquoi suis-je parti ? Au bout de tant de temps passé dans la boue des tranchées, de tant de temps passé à tuer, à survivre, je ne sais même plus si j'ai eu, à un moment donné, la réponse à cette question. Mon cerveau s'est brouillé, c'est mieux ainsi puisque ici la raison n'a pas lieu d'être.

Louise,

Même mes nuits ne suffisent plus à te ramener vers moi. Cela fait trop longtemps que la mort rôde et fauche autour de mon pauvre squelette. J'ai oublié ta peau si fine, ton parfum et je doute de la tendresse. Et cette pluie qui m'a définitivement glacé n'arrange rien.

Louise,

Est-ce bien nous qu'on envoie à l'abattoir, nous qui n'avions pour tout bien que nos vies de rien ? Des pauvres bougres, de simples gens et en face, la même engeance. Est-ce bien nous qui nous entretuons pendant que ces planqués de généraux fusillent ceux qui ne veulent pas partir au front ?

Louise,

Si j'en reviens, ce sera la gueule cassée, le cœur en miettes, insomniaque, fourbu, brisé, las de traîner la boue et le sang à mes semelles lourdes.

Si j'en reviens, ce sera long d'en revenir, ce sera long d'oublier l'odeur de la terre brûlée, ce sera long.

Scène 2 : Le bilan comptable

Partout, l'odeur de terre brûlée, de tripes refroidies ; partout, des événements, des horreurs vues et vécues qui fouillent et trouvent au fond de nous notre humanité, celle qui ensanglante et nous laisse, effrayés de nous-mêmes, sans voix.

35 pays

10 millions de morts.

6 millions d'invalides.

90 000 blessés et mutilés.

En France, 11 départements

2907 communes

485 600 ha de forêts, 1923 000 ha de terres cultivables dévastées

794 040 maisons et immeubles détruits

9332 usines détruites

58 967 Kms de routes détruits

8 333 ouvrages d'arts détruits

71 000 000 de m³ de remblais

Il en faudrait 330 000 000 m³ pour combler les tranchées des 780 Kms de front

10 millions de morts,

des milliers de kilomètres d'intestins pour un coût de 2500 milliards or.

Scène 3 : Il n'y aura plus jamais la guerre

Le bruit des canons a cessé tout d'un coup et les landes se sont soudainement emplies d'un silence suspect.

On osa sortir de l'ornière.

En remontant comme des vers à la surface, on rencontra son semblable, aussi désespéré, aussi fourbu, aussi las de traîner la boue et le sang à ses semelles lourdes ; on rencontra son semblable, gueule cassée, cœur en miettes, tout aussi insomniaque, perdu, tout aussi étonné d'en être revenu, brisé.

Mais c'était fini.

Des signatures au bas d'un papier avaient sonné la fin de la boucherie et voilà.

Il fallait désormais retrouver le chemin des Dames et repeupler.

Il fallait du champagne et des rires.

Il fallait des années folles.

Il fallait des femmes belles et fatales.

Il fallait préparer nos fils à mourir.

Pourtant lorsque le bruit des canons avait cessé, tout d'un coup, ce cri avait fini par jaillir des cœurs.

« Il n'y aura plus jamais la guerre ! »

Tableau 2 :

Et nous reparlerons de choses futiles...

Scène 1 : Vice et versa

ELLE :

Est-ce que je te plais ?

Maintenant que je m'approche un peu plus ? Tu me vois mieux ?

Est-ce que je te plais ?

ELLE :

Le mien est rentré la gueule de travers.

Un obus lui avait arraché la moitié du visage.

Du coup, je ne savais pas trop comment l'embrasser.

C'est idiot non ?

ELLE :

Je sais.

Les cicatrices ne sont pas refermées.

Quand tu dors, les éclairs traversent encore les champs, la pluie te trempe encore les os et tu grelottes dans ton sommeil.

Mais vois.

Ma gorge est chaude et tu peux y poser ta tête.

ELLE :

Le prendre dans mes bras, c'était tout simplement impossible. Il ne supportait pas. Il disait qu'avec sa tronche, c'était tout son être qui était parti en lambeau et il restait des heures, là, assis, les yeux vers rien, la paume des mains repliée.

ELLE :

Je m'avance. Je glisse le long de l'image, je bouge et remue les ombres de mon corps, j'aguiche pour soulager, je vamp.

Tout n'est pourtant pas aussi simple que cela.

Je veux dire que lorsque tu crois que je rampe, je te laisse le croire.

Même si, à cette époque-là, mes sœurs, notre laisse était courte.

ELLE :

Je ne savais plus quoi faire.

Quand l'attirance des chairs est brisée, il faut trouver à l'amour un endroit confortable où loger.

Lui, il était rongé, tout en rage et en désespoir.

Nulle place, ici, en son être, pour reposer le mien pourtant aussi usé.

Il est parti un matin. Je ne l'ai plus jamais revu.

ELLE :

Amène-moi aussi les bras vigoureux de ton fils.

Il faut voir l'éclat de beauté, la légèreté que la vie peut avoir quand on s'enivre, quand on feint de reconnaître, quand on aborde, champagne aux lèvres et que l'on s'absorbe, divagant, à recompter les étoiles.

Scène 2 : Le clapotis des bulles de champagne

Il fallait des femmes belles et fatales
Pour nous redonner goût à la vie
Goût aux ventres après la Grande Guerre
La petite mort
Il fallait des femmes belles et fatales
Après le clapotis des bulles de sang
Le clapotis des bulles de champagne
Pour remplir nos coupes
Qui étaient déjà pleines
Qui débordaient
Qui charriaient des vivants et des morts
Des morts-vivants apeurés de n'être pas morts
Des mort-nés
Il fallait des femmes belles et fatales
Aux lèvres pourpres
Et aux joues fardées
Pour effacer nos fardeaux
Pour faire de leurs bras le radeau ivre
Où médusés nous pourrions de nouveau plonger
De nouveau accoster sans vague à l'âme
Il fallait des femmes belles et fatales
Forcément là à portée de mains
Forcément loin
Muettes
Pour ne pas dire l'horreur
Pour ne plus dire que rien ne pousse

Aux champs d'honneur que des croix sans nom
Ces noms que ces femmes belles et fatales
Nous murmurent dans nos rêves
Dans ces recoins de nuits où l'on réchappe
Où l'on tente d'échafauder
Où l'on se réveille en sursaut
Suffoquant, en sueur
Dans leurs langueurs qui nous attirent
Qui nous aiguïsent
Tandis que nous supplions
Comme des enfants
Tandis que nos solitudes nous soudent
Sans nous recoller
Il fallait des femmes belles et fatales
Pour que leur baiser sur nos bouches
Close le cliquetis des armes
Et que loin du cloaque nous entrechoquions
Nos peaux sur des peaux plus douces
Sur des peaux sans rigole où ruisseler
Où de nouveau pousser les rôles
Du plaisir d'être avec nos membres
Du plaisir d'enfourir et de fourailler
Du plaisir de laisser nos têtes au repos
Il fallait des femmes belles et fatales
Même enchaînées à nos passions basses
Même épinglées sur nos murs crasseux
Même et tant mieux encore si nous les voulions sans cervelle
Nous qui avons perdu la tête

Nous qui n'avions que des rimes mauvaises
Que des ruines, nos pâles figures de figurants
Il fallait des femmes belles et fatales
Pour nos cœurs gonflés d'humeurs
Nos frayeurs héréditaires, nos rancoeurs visqueuses
Où glissent ces lendemains qui jamais ne chantent
Ces lendemains qui jamais ne chantent
Tandis que nos oripeaux se détachent
Tandis que nos étendards se replient dans les plis nauséabonds
De la mère-patrie qui nous laissait boueux
Sans nous convaincre du bien-fondé de ces piétinements
Il fallait des femmes belles et fatales
Pour que leurs yeux de déesse se posent un peu sur nous
Pour que leurs bras de déesses nous effleurent
Pour qu'inaccessibles elles puissent nous atteindre
Toucher les parties molles de nos êtres
Ces parties tendres qui recouvrent nos enfances grises
Qui découvrent nos adolescences volées
Nos faciès cireux
Les enchevêtrements complexes qui
Délimitent les contours
De nos vies si courtes
Il fallait des femmes belles et fatales
Pleines de grâce dans ce ciel
Désespérément vide
Désespérément clos
Définitivement borné à nos mornes regrets
A nos remords frileux

Nos espérances filandreuses
Nos fragilités à remodeler
Il fallait des femmes belles et fatales
Pour nous donner
Pour nous ôter le goût de la liberté
Pour que l'on s'en souviene
Pour que l'on s'en rappelle
Quand on appellerait les fils
Dont les pères n'étaient pas morts
A mourir à leur place
Tandis que rampait la brune peste
Tandis que courait la brune peste
Et que claqueraient bientôt de nouveau les bottes

Tableau 3 :

Le claquement des bruits de bottes

Scène 1 : Réminiscence

Elle :

Te souviens-tu ma sœur ce que nous avons dit ?

Elle :

Ma sœur, je m'en souviens.

Aujourd'hui encore, ma sœur, je m'en souviens.

Elle :

Redis. Redis encore les mots que nous avons dits.

Elle :

Nous avons dit que nous en avons assez que les hommes rampent sur nos ventres pour y semer la mort.

Elle :

Oui, c'est ça. Je m'en souviens, c'était l'aube. Tes cheveux étaient défaits.

Elle :

Nous avons dit : nos fils ne seront pas des chiens fous, c'est assez !

Elle :

Oui. Nous étions montées, là, sur la butte.

Elle :

Nous avons dit : nos filles ne seront plus à violer, à mettre en chaînes, c'est assez !

Elle :

Là ! Exactement à cet endroit. Le ciel était si clair, l'air si apaisant.

Oh ! Te souviens-tu, ma sœur, ce que nous avons dit ?

Te souviens-tu ?

Elle :

Ma sœur, je m'en souviens.

Aujourd'hui encore ma sœur, je m'en souviens.

Elle :

Alors ?

Elle :

Les aubes se froissent.

Scène 2 : En cadence

Regarde ! Regarde et entends !

Il faut tendre un peu ses yeux vers en bas et ouvrir grandes les écouteilles.

6,5 millions de pauvres, ça fait pourtant du bruit, ça se voit !

Ils se saisissent de nos misères, ils s'en font des écharpes. Ils passent du bon temps au soleil.

De nous, ils se fichent pas mal.

Alors, quand on n'a plus rien, on prend la première main qui passe, on saisit la première raison qui donne sens à notre faim.

« Lui, là-bas, avec sa tête de bicot, c'est pas depuis qu'il est par chez nous qu'il fait plus froid, qu'y a plus de saisons ? »

« Et l'autre ? Va jamais à la messe mais toujours poli, toujours discret. Parait que Monsieur fréquente des hommes. Les prisons sont trop petites ».

« De mon temps croyez-moi, c'est pas la jeunesse qui la ramenait. On respectait les anciens. C'est pas comme ces racailles. Une bonne petite guerre qu'il leur faudrait. C'est ça, une bonne petite guerre pour leur apprendre à vivre ! »

Scène 3 : L'étouffement

Musique et vidéo + bouts du texte libre

Scène 4 : Partisans

Voilà.

Vous connaissez sans doute la fin de l'histoire, de cette histoire-là, de cette folie que l'on contemple, encore et toujours, avec horreur.

Cette fois, on avait notre compte, 60 millions de macchabées, dont plus de 6 millions dans des camps conçus expressément pour les exterminer, dans des abattoirs. C'était suffisant.

Vous imaginez l'odeur de ces chairs pourrissantes. Non ? Cela vous donne la nausée ?

Cette fois, c'en était bien fini avec les génocides et nous pourrions de nouveau nous reconnaître comme semblables.

Mais pourtant...

Cambodge, Mexique, Cachemire, Ukraine, Palestine, Tchétchénie, Rwanda, Irak, Yougoslavie, Darfour, Viêt-Nam, Chili, Afghanistan, Tibet et tant et tant et tant encore, vertigineusement...

Cette fois, c'en était bien fini avec le nationalisme, avec ses idées brunâtres qui défigurent les Nations, qui rabaisent, qui logent dans les égouts de nos êtres et en remontent, puantes, répugnantes, dangereuses. C'en était bien fini et nous serions de nouveau frères et sœurs et pour longtemps.

Mais pourtant...

Cela revient.

L'un commence à parler de point de détail, l'autre, lorgnant, se demande si le bruit et l'odeur, l'un s'écrie racaille, kärcher, l'autre dit : « on aime la France ou on la quitte », l'un, encore lui, trouvant là le bon mot, reprend et réaffirme. Ici-même, en France, on a légiféré autour d'une soi-disant colonisation positive.

Ici-même, en France, cela revient.

Nos amnésies récurrentes sont à étudier de près. Il nous faut curer nos peurs primitives, il nous faut s'en laver. Que nos années ne soient pas folles mais que l'on regarde, droit dans les yeux, la bête immonde.

Creusant jusqu'aux racines, il sera simple, rendus là, de l'excaver, de trouver cette main amie vers laquelle il faut tendre ; il sera simple, creusant jusqu'aux racines, de sortir une bonne fois pour toute de l'ornière, de voir notre appartenance au genre et de sentir, au fond et par delà, cette évidence : rien n'est plus important que l'amour.